

Ivo van Hove, un roi chez Shakespeare

THÉÂTRE Le metteur en scène flamand propose avec « Kings of War » une suite dramatique qui enchaîne « Henry V », « Henry VI » et « Richard III ».

ARMELLE HÉLIOT aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Cortège de pièces, cortèges d'hommes et de femmes qui suivent le successeur du roi qui vient de mourir sur un étroit tapis rouge. Celui qui devient souverain ouvre la marche. On pose sur ses épaules une étole d'hermine et l'on suspend au-dessus de sa tête la couronne d'or ornée de bijoux. Le pouvoir n'est pas autre chose qu'une affaire d'accessoirs.

Dans une loge, les musiciens alignés font sonner les cuivres. Cérémonie reprise, des écrans vidéo au plateau, chaque fois qu'un nouveau souverain est appelé à gouverner. Cela commence à la mort d'Henry IV et cela va jusqu'à la mort de Richard III. On traverse ainsi trois pièces de Shakespeare : Henry V, Henry VI (qui, rappelons-le, est un ensemble de trois œuvres) et Richard III.

L'action a été condensée par les sages collaborateurs du metteur en scène belge Ivo van Hove, Bart van den Eynde et Peter van Kraaij. Ils tendent le filin insécable du mouvement terrible qui saisit l'Angleterre d'alors (de 1413, mort d'Henry IV, à 1485, mort de Richard III à la bataille de Booworth). Ils ne sacrifient en rien la langue de Shakespeare, traduite par Rob Klinkenberg (et retranscrite en français en surtitres très accessibles). Ils n'effacent en

rien la complexité de la langue et le télescopage des registres du drame sanglant aux scènes comiques, ici transformées par l'acérée ironie d'Ivo van Hove.

La « war room » de Churchill

Comme toujours, l'assise de la représentation est une spectaculaire scénographie de l'artiste indissociable du chemin d'Ivo van Hove, Jan Versweyveld. Deux espaces vont se succéder : pour les Henry, une vaste pièce qui évoque les centres névralgiques de décision. Elle est inspirée, nous dit-on, de la « war room » de

Winston Churchill. Elle s'ouvre sur des couloirs blancs. Les scènes sont saisies « off » par les caméras vidéo magistralement maniées sous la direction de Tal Yarden. Pour Richard III, à l'entracte des canapés font leur apparition. Et aussi un grand miroir dans lequel le « crapaud du diable » ne cesse de se mirer jusqu'à la scène fabuleuse au cours de laquelle, installant un fauteuil sur une table basse, face à la glace monumentale, Richard de Gloucester pose lui-même la couronne sur son crâne. Puis, comme un diable saisi de fureur, jette un tapis sur ses

épaules et court autour de la pièce, pris de la folle ivresse du mal qui conduit ses gestes.

Où a-t-il pris la couronne ? Dans la vitrine aux accessoires qui ne quitte pas le plateau quatre heures durant, à l'arrière de l'espace de jeu. Une vitrine dans laquelle sont rangées l'étole royale, la couronne mais aussi les seringues des crimes qui ne cessent jamais dans cette suite cruelle. Le sang, en effet, n'arrête pas de couler dans cette « triste et lamentable histoire des rois » telle que nous la raconte Shakespeare. Par un geste puissant, pour Richard, le sang est la de toute éternité, avec cette tache de vin qui défigure le visage d'Harry Kesting. Serré dans un pantalon et une veste trop étroits, jambe stilettement traînante, celui-ci est un Richard III hallucinant qui fait peur et qui désespère, exhibant d'entrée son altérité. C'est du très grand art dans l'interprétation.

Travail au couteau

Harry Kesting est aussi glaçant que bouleversant et lorsqu'à la fin, dans les lumières d'une nuit de mauvais augure, il tourne comme un cheval perdu sur le champ de bataille qui sera sa fin (« *Mon royaume, mon royaume pour un cheval* »), on a le cœur déchiré...

Pourtant, Ivo van Hove tient à distance tout excès d'effusion. L'artiste, dont le très grand public vient d'entendre beaucoup parler puisqu'il a signé, à New York, la mise en scène de *Lazarus* de David Bowie et qui a époustouillé Paris avec *Vu du pont* d'Arthur Miller aux Ateliers Berthier en début de saison, est un homme de théâtre qui travaille au couteau. Il s'appuie sur quatorze comédiens magistraux du Toneelgroep d'Amsterdam. Tous rigoureux et sensibles, tels Ramsey Nasr (Henry V), Eelco Smits (Henry VI), dans leurs parcours accidentés. Mais tous, ici, seraient à citer, chaque partition mériterait une longue analyse : tout est fouillé, analysé, rendu clair. C'est magnifique et donné sur un rythme qui fait que l'on ne voit pas le temps passer.

Interruption de la pure beauté, celle qui lave de tous les péchés et chasse les cauchemars, la voix du contre-ténor Steve Dugardin - parfois avec les cuivres ou la console électronique, parfois à nu - donne ses notes d'espérance à cette traversée de l'histoire, époustouillée et maîtrisée. Théâtre au sommet. ■

Théâtre national de Chaillot (Paris XIV^e), à 19h les vendredi et samedi,

13h le dimanche. Tél : 01 53 65 30 00.

Dirige : 4h 30 entracte compris.

En néerlandais avec très bons surtitrages.



Kings of War, un magnifique spectacle donné sur un rythme qui fait que l'on ne voit pas le temps passer. JAN VERSWEYVELD

Tiago Rodrigues, pure poésie du cœur

Le comédien et metteur en scène portugais Tiago Rodrigues, directeur du Théâtre national de Lisbonne, vient de reprendre au Théâtre de la Bastille - où on l'avait découvert en 2014 - cet époustouffant morceau de pure poésie qu'est *By Heart (Par cœur)*. Un titre en anglais parce qu'il s'agit de Shakespeare, mais un moment de grâce en langue française.

On ne connaissait pas encore très bien le travail de ce Lusitanien lorsque Jean-Marie Hordé l'a invité, la saison dernière. Son ami Emmanuel Demarcy-Mota, directeur du Festival d'Automne et du Théâtre de la Ville, ne cessait de louer cet artiste très original dont on a pu voir l'été dernier, à Avignon, la délicate version d'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, mais on ne voyait pas beaucoup des spectacles en France. Désormais, on

compte pas ce francophone d'une intelligence et d'une sensibilité profondes et on le reverra beaucoup à la Bastille ce printemps.

En attendant, il redonne donc *By Heart*, moment bref (1h20), célébration des pouvoirs de la lecture, de la poésie, de la mémoire. Avec une maestria fascinante, Tiago Rodrigues va du plus intime (la vie et la mort de sa grand-mère) au plus universel (le pouvoir de la littérature).

Une initiation partagée

Lorsque l'on pénètre dans la petite salle de la Bastille, onze chaises sont alignées sur le plateau. Dans des cartons, sont entassés des livres. C'est tout. Surgit Tiago Rodrigues. Il porte un tee-shirt : devant, le portrait d'un homme jeune et très beau. Dans le dos, un autre visage... Mais chut ! Ne

racontons pas tout car, ici, on est entraîné, on s'étonne à chaque instant, on s'envole... Dix personnes volontaires s'installent sur les chaises, de part et d'autre du meneur de jeu. Rien d'interactif, ici ! Mais une initiation partagée, de la scène à la salle. Une initiation qui passe par un sonnet 30 de Shakespeare dans la traduction de Charles Garnier. « *Quand je fais comparoir les images passées/Au tribunal muet des songes recueillis/Je soupire au défaut des définites pensées, /Pleurant de nouveaux pleurs les jours trop tôt cueillis.* »

By Heart. De sa chère aïeule à *Fahrenheit 451*, en passant par les écrivains victimes de Staline, le poème est résistance, partage, sens de la vie. *By Heart* est un miracle à partager. ■ A. H. Théâtre de la Bastille (Paris XI^e), à 19 h 30 jusqu'au 26 janvier. Tél. : 01 43 57 42 14.